



J *Plein Jour*

*L'Association Plein Jour
offre un soutien moral à toute personne :
femme, prêtre ou religieuse
qui vit une relation d'amour
interdite par l'Eglise catholique romaine,
et lutte pour l'abrogation
de la règle du célibat ecclésiastique.*

Dominique Venturini
8 rue du Serpolet - 84160 Lourmarin
Courriel : venturinid@wanadoo.fr

<http://plein-jour.eu>

n° 34

Bulletin de septembre 2016

PJ 34

SOMMAIRE



Edito	1
Des sentiments de culpabilité	2
Bonjour à tous	4
Pierre a laissé la robe pour Christine	5
Message aux paroissiens	6
Cessons, cessez d'idolâtrer le prêtre	7
Profondément humain	8
Credo • Abonnement	9
Jubilé des prêtres	10
François et les femmes	11
Un évêque anglican • Théâtre	12
Stéphanie Gibeau	13
Rencontre avec Alice	14
Courrier des lecteurs	15
Bassma Kodmani	16
Theresa Kachindamoto	18
Roms, elles ouvrent une voie	19
Déchire ton niqab	20
Najim Lachraoui	22
Compte-rendu de l'AG de Plein Jour	24
Promouvoir des femmes aux fonctions de diacres ?	26
PIEM	28

Septembre 2016

J'ai fait un rêve...

C'était un dimanche de printemps ensoleillé quoiqu'un peu frais. Nous étions huit femmes en train de pique-niquer au bord d'un lac de la région beaujolaise. Nous étions assises soit par terre, soit sur des pierres et nous nous régaliions des plats que chacune avait cuisinés et nous partagions ainsi nos recettes et notre savoir-faire.

Nous avons entre 40 et 70 ans et les promeneurs pouvaient aisément penser que nous étions les femmes d'une même famille ou des collègues faisant leur sortie annuelle.

Nous discutons de tout et de rien mais quelqu'un qui nous aurait bien observées aurait perçu derrière nos sourires, une tristesse infinie. Nous ne sommes, en effet, ni collègues, ni une famille mais des compagnes de prêtres...

Entre la poire et le gâteau, chacune peut raconter son histoire et quoique chaque histoire soit différente, chacune comprend à mi mot, la souffrance, le mensonge et la solitude qu'engendrent de telles situations. Certaines sont encore surprises par les sentiments de colère et d'injustice qui ponctuent les discussions. De temps en temps des larmes coulent avec pudeur mais aucune d'entre nous ne penserait à se moquer ou à juger.

C'est avec humour que chacune rit de soi comme, par exemple, quand on appelle l'une d'elles « Madame l'Evêque » car c'est la seule de notre groupe qui partage la vie d'un Evêque, situation que nous imaginons encore bien pire que la nôtre....

Nous avons fait une marche autour du lac, en imaginant quel soutien nous pourrions nous apporter les unes aux autres : un coup de téléphone quand vient un moment de découragement, quelques jours de repos chez l'une ou l'autre pour parler et visiter une région méconnue, un hébergement discret avec nos « compagnons clandestins ». Et puis le souhait de nous retrouver pour une nouvelle journée de détente et de partages respectueux et salutaires. Dans toutes les régions ce sont les mêmes groupes qui sont mis en place avec quelquefois des prêtres qui viennent les soutenir, ou des couples qui ont tout quitté et qui apportent leurs témoignages.

J'ai fait un rêve mais pourquoi cela ne pourrait pas être la réalité ? Pourquoi resterions nous seules, isolées avec nos souffrances, notre culpabilité alors que nous vivons des parcours de vie similaires ?

Ce serait tellement mieux que le rêve ne vire pas au cauchemar...

Martine

DES SENTIMENTS DE CULPABILITÉ DEPUIS L'ENFANCE

« Je me souviens d'un jour de ma vie où je ressentis un sentiment de culpabilité comme jamais auparavant, à quoi s'ajoutèrent des maux de tête et des nausées insupportables. Pendant trois jours j'étais couchée dans une chambre obscurcie, incapable de parler avec qui que ce soit. Les sentiments de culpabilité m'étaient coutumiers depuis mon enfance. Il y avait toujours dans mon comportement quelque chose qui ne plaisait pas à Dieu. C'était ce que mes parents et mon curé m'avaient appris. Ce jour-là, j'avais 46 ans, il arriva ce qui n'aurait jamais dû se passer. Après un long entretien avec le prêtre, il m'a prise dans ses bras et s'accrochait à moi comme quelqu'un qui se noie. Il balbutiait qu'il m'aimait et qu'il ne voulait pas continuer à vivre sans moi. Je savais que cela ne devait pas être et pourtant j'éprouvais des sentiments d'amour et de confiance comme je ne les avais connus que lors de la naissance de mes quatre enfants des années auparavant.

Mais reprenons les choses les unes après les autres : mes enfants étaient déjà adultes et j'étais devenue grand-mère depuis peu de temps. Mon deuxième fils en proie à l'addiction, devait faire des

séjours répétés en clinique. Mon mari, également dépendant de l'alcool, était quasiment inapte au travail et il arrivait de plus en plus fréquemment qu'il me batte. A trois reprises, je dus me rendre à l'hôpital en murmurant quelque chose du style « tombée dans les escaliers » et j'espérais que personne ne me demanderait pourquoi j'étais à ce point amochée. Un médecin fit la remarque qu'il n'était pas habituel de tomber trois fois de suite dans les escaliers. Le mot divorce commença alors à germer en moi.

A côté de mon travail en tant que mère et ménagère, j'étais engagée dans l'enseignement religieux, je portais la communion aux malades⁹ et j'étais lectrice¹⁰ dans ma paroisse. Dès le départ, je me suis bien entendue avec le curé qui avait le même âge que moi et avec les années une familiarité se développa entre nous. Avec lui je pouvais aborder mes sentiments de culpabilité en lien avec la dépendance de mon fils et les reproches que mon mari me faisait. Il me donnait de précieux conseils. Lorsque mon mari s'absenta de plus en plus longtemps sans explication et qu'il rentrait ivre de ses voyages d'affaires, je trouvais de la consolation auprès

de Nicolas. Pendant des années, il m'encouragea à ne pas abandonner, à ne pas mettre en jeu la famille et mon mariage, à faire confiance à Dieu.

A la suite d'une violente altercation, mon mari fit un infarctus. Je me sentais coupable de lui avoir dit que je ne pouvais et ne voulais plus continuer à vivre à ses côtés. Lorsqu'après deux jours il s'avéra que mon mari recouvrerait la santé, je me rendis chez une avocate spécialiste des divorces afin de mettre en route la séparation.

Le lendemain, j'informai Nicolas de ce qui était arrivé. Il se montra compréhensif, me dit qu'un entretien à ce sujet allait prendre du temps et me demanda si j'étais disponible. Je m'accordai ce temps. Nous sommes partis une journée entière en voiture, nous avons diné ensemble et nous nous sommes promenés au bord du lac. J'ai parlé pendant des heures. En fin d'après-midi, lorsque je voulais rentrer chez moi, les rôles s'inversèrent tout à coup : c'est moi qui écoutais et c'est lui qui racontait et qui me disait quelle femme merveilleuse j'étais.

⁹ *La communion des malades est la participation au sacrement de l'eucharistie pour les personnes qui, en raison de la maladie ou de handicaps liés à l'âge, ne peuvent pas assister à la messe.*

¹⁰ *Le lecteur ou la lectrice (lat. « lector ») est celui ou celle qui fait les lectures bibliques lors de la célébration.*

Que je n'avais pas mérité un tel destin, qu'il m'admirait depuis longtemps et qu'il avait été sans cesse émerveillé de voir avec quelle bienveillance je parlais de ma famille, qu'il était impressionné de voir mon aisance dans les relations avec les jeunes et les personnes âgées, combien il appréciait mon engagement dans la paroisse. Combien il se sentait seul et combien j'étais importante pour lui en tant qu'interlocutrice. Il m'en dit encore davantage. J'absorbais toutes ces gentillesse comme une éponge – un baume pour mon âme.

Il était tard et je le pressai de rentrer à la maison... et là il me prit dans ses bras. J'étais en même temps désorientée et heureuse, incrédule et pleine d'espoir, décontenancée, étonnée et en même temps, pas tant que ça. Soudain il m'apparut clairement que j'éprouvais déjà depuis longtemps de l'affection et même de l'amour pour lui, sentiments qui ne devaient pas exister selon l'Eglise catholique romaine. Ces émotions avaient été masquées jusqu'ici par les soucis du quotidien.

Les maux de tête diminuèrent au bout de trois jours. Je savais que je voulais vivre cet amour. Mais comment cela allait-il être possible au quotidien ? Nous n'en n'avions aucune idée. J'ai pris contact avec la ZöFra et un entretien me fut proposé de la même manière encore. Ce qui me soulagea et m'encouragea fut la manière sereine et totalement calme avec laquelle on me dit que nous avons le temps de réfléchir et

d'évaluer notre situation. De son côté, Nicolas ne se sentait pas en mesure de se confier à quelqu'un. Il avait peur. Nous avons peur tous les deux. Allait-il perdre son poste de curé ? Comment ses parents, frères et sœurs et amis allaient-ils réagir ? Ma famille ? Ma paroisse ? Etait-il possible de rester prêtre et de vivre notre relation ? Nous avons beaucoup réfléchi, évoqué toutes les variantes possibles et nous avons finalement décidé de laisser les choses en l'état.

Quelques mois plus tard sa gouvernante à la cure dut renoncer à son poste pour des raisons de santé : je pris la succession. Nous avons opté pour cette solution parce qu'à son âge, Nicolas n'aurait pas trouvé d'autre emploi et je savais combien il aimait son travail et combien il était apprécié des paroissiens. Je ne voulais et ne pouvais détruire cela.

A présent nous sommes ensemble depuis bien des années. Seuls mes enfants, mon amie et les femmes de la ZöFra sont au courant de notre relation. Pour mes enfants, la seule chose importante était que j'aie bien après des années difficiles – et avec un homme qui m'aime. Mon amie Martha a de la peine à comprendre que je renonce au mariage et que je sois si compréhensive face aux exigences de son ministère. Après de la ZöFra, je trouve des réponses à mes questions sans être jugée. J'ai des contacts plus étroits avec plusieurs femmes de prêtres au-delà des rencontres régulières. Cela me tient à cœur car j'ai coupé les

ponts avec presque tous les amis et anciennes connaissances. La plupart pensent que c'est à cause du divorce.

Mon ex-mari est décédé. L'héritage a permis d'acquérir une petite maison de vacances à l'étranger mais proche de la Suisse. C'est ici que nous passons nos jours de congé. Personne ne sait qui nous sommes. Mes enfants et petits-enfants nous rendent visite autant que possible. C'est ainsi que nous avons deux vies : le quotidien dans la clandestinité et les vacances comme une famille normale. Nicolas veut prendre sa retraite à 65 ans. Nous irons ensemble chez l'évêque et lui demanderons de libérer Nicolas de ses engagements, car, pour les prêtres, l'âge de la retraite n'existe pas. Beaucoup de ses confrères assurent encore un ministère à 70, 75 ans ; voire même au-delà.

Nous sommes heureux dans notre quotidien. Vivre ensemble et travailler rend la clandestinité supportable. Et la retraite est en vue. »

Témoignage de Nadine

Extrait de : « Oh mon Dieu !
Le célibat des prêtres,
un chemin de croix »
Gabriella Loser Friedli



BONJOUR A TOUS ET A TOUTES

Bonjour à tous et à toutes,

J'ai 50 ans. Je suis divorcée, maman de deux garçons âgés aujourd'hui de 23 et 20 ans.

En couple avec un prêtre depuis bientôt 10 ans ; nous sommes parvenus à trouver un équilibre qui nous convient à tous les deux. Pour cela il a fallu quelques années durant lesquelles nous avons cheminé l'un comme l'autre, de manière différente, à des rythmes différents et avec des tourments différents. Néanmoins, je pense être objective en disant que c'est moi qui ai le plus souffert dans la recherche de cet équilibre.

C'est ainsi que j'ai découvert Plein Jour. J'ai pu y évoquer ma souffrance avec des personnes en mesure de me comprendre et de me reconforter (un peu). Sortir de l'isolement et parler avec des gens qui connaissent bien la situation est toujours bénéfique c'est pourquoi je salue l'action de cette association.

Je voulais simplement dire aux compagnes, **d'après l'expérience qui m'est personnelle** que :

Oui, vivre un amour clandestin et être heureux est possible mais à certaines conditions :

- Que cet amour soit partagé vraiment.
- Qu'il soit connu et accepté des

proches : famille, enfant(s), ami(es).

- Que cet amour ne soit pas source d'enferment mais un espace de liberté où les deux membres du couple puissent y trouver : écoute, partage, soutien, attention à l'autre, complicité, tendresse, etc.
- Que le couple puisse partager régulièrement des moments de loisirs communs (pour nous c'est la marche, le cinéma, le tourisme) et faire des projets ensemble (aménagement d'un lieu de vie où l'on se retrouve, vacances)

J'ajouterai qu'il faut aimer aussi son indépendance et les moments de solitude. D'autre part, pardonnez-moi ces propos un peu crus : lorsque la femme a déjà un âge « canonique » et a connu le bonheur de la maternité c'est mieux. Souvent de l'amour naît le désir d'enfant et là à mon sens c'est beaucoup plus difficile, même impossible, à gérer dans une telle situation. C'est là qu'à mon sens un choix tranché s'impose impérativement au prêtre.

En fait, **vivre avec un prêtre c'est vivre avec un passionné.** Certains hommes ont des passions dévorantes (course automobile, navigation, alpinisme, etc.) auxquelles ils ne renonceraient pour rien au monde et pour lesquelles ils sont prêts à tout. Leurs femmes n'ont d'autres

choix que de l'accepter, ce qui exige des concessions, des renoncements... Et bien l'homme que j'aime est un passionné de Dieu, du message laissé par le Christ... et parce que je l'aime, je ne souhaite plus qu'il y renonce car le faire serait pour lui une déchirure, une perte d'identité...

Ceci dit, comme dans tous les couples chacun a le souci de l'autre et du couple (aménagement des emplois du temps, recherche d'équilibre, etc.)

Aimer c'est vouloir le bonheur de l'autre, ne pas entraver sa liberté, être en confiance, donner sa vie pour l'autre et en être heureux, sans sacrifier son propre bonheur.

Pour conclure je dirai que chaque situation est particulière, que chacun a droit au bonheur d'aimer et d'être aimé en retour et qu'il faut être en accord avec ce que l'on vit et au clair avec soi-même.

Une compagne heureuse.



PIERRE A LAISSÉ LA ROBE POUR CHRISTINE

Regards complices, mots doux, sourires enamorés... Pierre et Christine sont inséparables. Mais ils ont payé cher le droit de vivre leur amour : sanction canonique, bannissement, menaces des flammes de l'enfer... Pendant vingt-six ans, Pierre Blanc a été curé dans l'Ain. « En mai 2010, j'ai annoncé à mon supérieur que je désirais quitter mon sacerdoce pour une femme. » Sacrilège. « Notre seul crime était de nous aimer et de ne pas vouloir tricher. Il m'était impossible de tenir un double discours devant mes paroissiens. » Pour sa hiérarchie, il faut empêcher ce départ scandaleux : retraite spirituelle, séances de psychothérapie, visite de l'évêque chez Christine à qui l'on promet « les flammes de l'enfer pour avoir détourné un prêtre. »

Rien n'y fait. Le couple tient bon. « Je n'étais pas victime du démon de midi, précise Pierre. J'avais juste rencontré la femme de ma vie. » Leur histoire remonte à septembre 1998, lorsque Christine inscrit sa fille aînée au catéchisme. « L'année suivante, en juillet, j'ai téléphoné à la paroisse pour une entrevue, se souvient Christine. J'avais juste besoin d'être écoutée sans être jugée. Pendant deux heures, j'ai raconté à Pierre mon enfance, mon divorce difficile, ma vie de famille monoparentale. » Loin de tout sentiment amoureux, une véritable amitié se noue. En 2001,

Pierre est nommé dans une autre paroisse. « Christine m'a juste dit : "Qu'allons-nous devenir sans vous ?" » Les années passent. Christine et Pierre se côtoient en toute amitié. « Moi, ça m'arrangeait bien que Pierre soit prêtre, confie Christine. Avec lui, il n'y avait aucun sous-entendu. J'étais une femme blessée par la vie. Mes enfants étaient ma priorité. Mais on se voilait la face. »

« Sans le vouloir, on s'est fait beaucoup de mal. Nous étions dans le déni. » Pierre, lui, souffre d'une amitié qu'il juge distante. « Naivement, je ne comprenais pas pourquoi Christine continuait à me vouvoyer après tant d'années. » En février 2010, il est hospitalisé. Christine lui rend visite. « Pierre devait faire quinze jours de convalescence. Je lui ai proposé de les passer à la maison. » C'est le déclic. « Nous avons mis des mots sur nos sentiments, explique l'ex-prêtre. Quand la présence de l'autre vous rend heureux, on ne veut plus que ça s'arrête. » Le couple refuse de vivre caché. « Mes enfants de 16 et 19 ans m'ont dit : "Super, maman, tu vas enfin être heureuse." Eux avaient compris depuis longtemps. » En octobre 2010, Pierre abandonne ses fonctions. « On m'a demandé de quitter ma paroisse sans l'annoncer et de déménager comme un voleur, de nuit. Pour moi, être prêtre n'est pas une erreur de parcours. Mais

l'institution me pesait. Je trouvais que nous étions loin de la réalité quotidienne de nos paroissiens. » La vraie vie et ses galères, Pierre va y goûter très vite. Il part sans indemnités ni allocations. « Les prêtres ne cotisent pas pour le chômage. Je n'ai pas eu droit à Pôle emploi. Ma retraite est inexistante, calculée sur une mensualité de 500 €. » Le couple se marie en juillet 2012. « On tenait à officialiser notre amour. Christine et moi n'avons pas eu accès au sacrement du mariage. On s'est concocté une cérémonie personnelle. Le mariage à la mairie est souvent perçu comme rapide, sans émotion. C'est ce qui nous a donné l'idée de nous mettre au service de couples qui ne veulent ou ne peuvent pas se marier à l'église. » Depuis Pierre officie lors de mariages laïques. Lui qui a tout abandonné par amour connaît la valeur de cet engagement.

Chrystelle Gabory

Revue « Closer », mars 2015



MESSAGE DE PIERRE BLANC A SES PAROISSIENS

Chers amis,

J'aurais souhaité moi-même vous dire de vive voix la semaine dernière ou même avant ce qu'il en est de ma situation et de la décision que j'ai prise. Notre évêque a souhaité que jusqu'au bout je ne dise rien, je respecte sa demande. Il m'en a expliqué les raisons et je les ai acceptées.

Deux situations m'ont conduit à demander à notre évêque d'être déchargé de mon ministère de prêtre.

Depuis des années, avec des hauts et des bas, je vis une lourdeur intérieure de la charge pastorale, non en termes de quantité de travail mais de responsabilité et de charge spirituelle. J'ai essayé de ne jamais vous le faire sentir. Peut-être aurais-je pu continuer ainsi, avec des moments de dépression comme j'en ai déjà vécu dans les années passées et à nouveau ces derniers temps.

Mais une autre situation s'est ajoutée à cela : je n'arrive plus à vivre l'engagement au célibat que j'ai pris à mon ordination. La question s'est posée à moi depuis quelques mois, après avoir longuement combattu intérieurement. Oui, j'aime une personne, j'aime une femme, je le confesse. Et comme je veux être honnête et

ne pas mener une double vie, après avoir réfléchi, j'ai demandé à être déchargé de mon ministère.

Ma décision n'est ni contre notre évêque qui a toujours été respectueux envers moi, ni contre le Pape, ni contre l'Eglise catholique, ni contre ma foi au Christ Jésus, notre unique Sauveur. C'est tout simplement parce que je n'ai plus la force de tenir mon engagement au célibat que j'ai demandé à partir.

J'ai conscience que mon départ va susciter des réactions très diverses : peut-être que certains m'accueilleront tel que je suis et que d'autres me rejeteront ; peut-être penserez-vous que je pars comme un lâche, sans rien dire, que je trahis votre confiance. J'aurais aimé vous parler de vive voix, par honnêteté envers vous. Je vous demande pardon pour la blessure que je vous cause aujourd'hui.

Chers amis, priez pour les prêtres, pour qu'ils soient forts dans le célibat qui leur est demandé. Moi je n'y suis pas arrivé, priez pour que les autres y arrivent et en soient heureux.

Pierre Blanc



Ecrivez-nous !
dites-nous vos réactions.
partagez-nous votre expérience !
Le courrier des lecteurs est fait
pour vous !



Envoyez-nous vos lettres.
Nous les lisons avec attention.
Certaines pourront être publiées
car votre témoignage pourra aider
d'autres personnes !



Si vous savez utiliser internet
c'est encore plus facile :
un clic et votre message
est arrivé dans notre boîte mail !



L'adresse mail :
venturinid@wanadoo.fr

Et n'oubliez pas le site :
http://plein-jour.eu

”CESSONS, CESSEZ D’IDOLATRE LE PRETRE”

La Croix publie le témoignage exclusif et anonyme d’un jeune religieux français, appelant les laïcs à sortir d’un « rapport infantile » aux prêtres qui favorise le climat d’impunité dans lequel certains ont pu commettre des abus.

« Ça n’est pas en train d’arriver, il n’est pas en train de faire ça, ce n’est pas possible. » Voilà ce que hurlait dans son cœur l’adolescent que j’étais, alors que l’aumônier de mon lycée était en train de faire ce que des années d’occultation m’ont longtemps empêché de nommer et de dire.

« Ça n’est pas possible. » Je l’ai pensé tellement fort que je l’ai cru. Le corps seul a enregistré l’évènement, et l’esprit s’est trouvé humilié quand le ressouvenir est arrivé, avec son choc. J’avais visiblement intégré ce schéma selon lequel ces choses-là ne peuvent pas arriver. Pas chez un prêtre. Pas de la part de celui qui m’accompagnait et avait ma confiance. Pas dans cet établissement prestigieux, où je le croisais tous les jours. Pas pendant la confession. Pas en ce début de XXe siècle.

« Ça n’est pas possible. » A la faveur des affaires en cours, ce déni semble s’estomper des évènements

chés : l’évêque qui m’a reçu récemment n’a pas minimisé les faits et prendra je l’espère ses responsabilités au sujet de ce prêtre (lire l’encadré). Le regard de notre société se focalise ces temps-ci sur les victimes, dont le grand cri rentré au-dedans clamait depuis trop longtemps « C’est arrivé », et sur l’institution, ébranlée quand elle commence à admettre « C’est possible. » Baptisés, parents, catéchistes, laïcs engagés ou non, ne l’avons-nous pas cru trop longtemps, nous aussi ? N’avons-nous pas collectivement mis des œillères ? Invo-

mon histoire, je m’aperçois combien j’étais, adolescent, lié par une représentation du prêtre comme saint homme, parce que homme de Dieu : celui qui ne peut, dès lors, jamais être dans l’erreur, en rien de ce qu’il dit ou fait. Représentation héritée de mon milieu, sans doute, mais qui me semble très largement présente.

Je suis aujourd’hui prêtre : cela peut surprendre. Ce que j’ai traversé ne m’a pas empêché d’avancer, de discerner, même si c’est précisément à l’heure des



lontainement, bien sûr, simplement en entretenant en nous et autour de nous, en particulier chez les jeunes une image du prêtre qui n’est pas juste. Relisant

choix décisifs que le voile du déni s’est déchiré : mon agresseur était aussi mon accompagnateur, il m’a aidé dans mon discernement, et en ce sens il m’a aussi « fait du bien ». Il a été compliqué

pour moi, à un moment, de démêler, dans mon cœur, mon ressentiment contre lui des bienfaits que je lui dois. Mas « Dieu est plus grand que mon cœur » et je n'ai jamais douté de la réalité d'un appel entendu bien avant, d'un désir qui a grandi et s'est enraciné indépendamment de cette affaire, à laquelle je ne m'identifie pas même si elle fait partie de mon histoire, et me rend vigilant quant à toute forme d'emprise au sein de l'Eglise.

A cette aune, il n'est pas anodin que j'aie choisi la vie consacrée, qui donne au sacerdoce un cadre d'emblée communautaire : je suis frère avant d'être père, et je crois fermement au « sacrement du frère », ce compagnonnage au sein de l'humanité en marche vers Dieu. Comme « jeune prêtre », je découvre aujourd'hui les joies du ministère. C'est l'occasion de voir changer, depuis mon ordination, le regard qu'on me porte.

Dans certains contextes se manifeste de la déférence à mon égard, une sorte de respect lié à mon état plus qu'à ma personne. Et cela indique parfois qu'on attend de moi un rôle bien éloigné de ce pour quoi j'ai été ordonné prêtre. Je ne suis pas parfait ou saint parce que prêtre, mais je suis appelé à la sainteté comme tout le monde. Et ce n'est pas parce qu'il y a un tel appel général à la sainteté que nous avons besoin de prêtres. Cessons, cessez d'idolâtrer le prêtre comme un

être flottant au-dessus des mortels et dégagé des nombreuses vicissitudes de l'existence comme l'erreur ou le doute. Il s'agit d'aimer les prêtres, non d'idolâtrer en eux une image.

Ce cléricalisme qui vénère une image du prêtre plus qu'il n'aime les prêtres n'est pas le seul fait de milieux classiques, il imprègne plus profondément nos mentalités. J'ajouterai donc ceci : l'ordination ne fait pas de moi le manager idéal, être prêtre ne me rend pas indispensable à toutes les réunions paroissiales, car le sacerdoce n'est pas ce en vertu de quoi je possèderais une science infuse me permettant de prendre toujours la bonne décision et de mettre tout le monde d'accord. Cela, c'est un rapport totalement infantile au prêtre et je crois que les sales affaires qui nous reviennent, avec tout leur inconfort, doivent remettre en question cette attitude qui n'est pas juste à l'égard du clergé.

Disant cela, je ne souhaite ni détourner le regard des fautes de gouvernement de la part d'évêques, appeler à une suspicion généralisée à l'endroit des prêtres, mais simplement souligner qu'une dénonciation du « système » ne serait pas complète si ceux qui ne portent pas le col romain ne faisaient pas partie du questionnement. Le problème du silence de l'Eglise est d'abord celui du silence des victimes et ce silence est maintenu au moins passivement par ces images qui trainent dans l'esprit de tous que

nous entretenons inconsciemment. Quelque chose doit changer collectivement, pour que les mea culpa venus d'en haut ne sonnent pas comme des aveux d'impuissance. La douleur que le peuple de Dieu ressent actuellement alors que la parole se libère nous montre qu'une purification de nos représentations est nécessaire, et qu'elle a commencé.

Qu'il y ait des brebis galeuses, ou plutôt des loups dans la bergerie, est une chose. Que nos peurs et aveuglements collectifs leur permettent de continuer à sévir en favorisant un climat de silence qui étouffe les cris en est une autre. Et sur ce dernier point, il y a du travail pour tous, afin qu'on puisse un jour vraiment dire « Ça n'est pas possible ».



Précision

Depuis la rédaction de ce témoignage, le jeune prêtre auteur de cette tribune a fait un dépôt de plainte, fin avril, classé sans suites (pour prescription). Il explique avoir obtenu qu'ainsi reste « une trace écrite » au cas où le nom de son ancien confesseur « ressorte pour une autre affaire » L'évêque concerné, lui, a estimé que c'était « parole contre parole » et qu'il n'y avait « pas matière suffisante pour ouvrir une enquête canonique »... Il a toutefois retiré le prêtre incriminé du milieu scolaire.

CREDO

J'ai récemment relu les paroles du Credo aussi bien dans sa version du Symbole des Apôtres que dans celle de Nicée-Constantinople, et j'ai été frappé que n'y figure en aucune façon ce que Jésus a enseigné durant sa vie. On n'y mentionne que sa naissance, sa passion, sa mort, sa résurrection, et l'attente de son retour futur. Mais sur tout ce qu'il a pu dire pendant son magistère, même réduit de trois ans, il y a un silence complet, que je trouve bien singulier.

Y réfléchissant, je pense que c'est tout simplement la construction paulinienne qui sous-tend le Credo, et Paul n'était pas intéressé par l'enseignement de Jésus, qu'il ne cite pratiquement jamais. Il a construit un scénario du sacrifice rédempteur du Messie,

emprunté pour une partie au chapitre 53 d'Isaïe sur le « Serviteur souffrant », qu'il a interprété à sa manière, bien différente de celle des juifs, et en partie aux cultes mystères païens très répandus à l'époque, où un dieu meurt et ressuscite pour le salut de ses fidèles. Cette construction est la base du christianisme majoritaire, dont Paul est le créateur, et c'est naturellement qu'elle se retrouve dans le Credo.

Domage qu'elle puisse faire oublier ce qu'a pu être l'enseignement même de Jésus. Certes je comprends qu'elle puisse émouvoir les foules. Mais enfin Jésus s'y trouve en quelque façon instrumentalisé, jusqu'à sa divinisation même. Ainsi le Fils de Dieu est-il devenu Dieu le Fils et notre Enseigneur, Notre Seigneur.

Quant au storytelling paulinien, il ne nous éclaire pas beaucoup sur la façon dont nous devons vivre dès ici-bas. Et pire, il peut mener, par l'imitation qu'il peut nous proposer, à faire une croix sur notre vie même.

Bref, je préfère quant à moi le Christ enseignant qui nous sauve, au Christ qui nous sauve en saignant. Il me semble que l'accès à Jésus se fait mieux par ses paroles que par une construction mythologique, si touchante soit-elle. Connaître quelqu'un et écouter ce qu'il dit plutôt que ce qu'on nous dit qu'il était : « Ses disciples lui disaient donc : « Qui es-tu ? » Jésus leur disait : « Absolument ce que je vous dis » (Jean 8/25).

Golias Hebdo N° 436 juin 2016
Michel Théron

Bulletin d'adhésion ou de soutien

L'adresser à : Plein Jour C/o D. Venturini

8, rue du serpolet - 84160 Lourmarin - Tél. 04 90 68 02 30

Nom : Prénom :

Adresse :

Tél. - Fax - e.mail :

- Je souhaite adhérer à Plein Jour et verse ma cotisation pour un an, soit 15 € (ou plus ! 20 €, 30 €, ...)
- Je désire soutenir l'aide apportée par Plein Jour aux compagnes par un don de : €
- Je souhaite recevoir des tracts et documents à diffuser. Merci d'avance.

Chèque à l'ordre de « Plein Jour »

Date : Signature :

Notre lutte est votre lutte - <http://plein-jour.eu>

Vous recevrez entre autres notre bulletin trimestriel dont tous les témoignages sont sur le site

JUBILÉ DES PRÊTRES

Du 1^{er} au 3 juin 2016, 6000 prêtres sont réunis autour de l'évêque de Rome pour un jubilé.

Qu'est-ce qu'un jubilé ? – une solennité publique pour célébrer un événement. En l'occurrence, cette fête fut tout sauf jubilatoire. Il s'agirait plutôt d'une retraite spirituelle. Et même d'un recadrage, mené tambour battant par cet octogénaire impétueux. Pendant 72 heures, il leur administre trois conférences suivies d'une messe et une homélie de surcroît. En trois jours il leur trace une feuille de route exigeante. Il ne peut s'empêcher de corriger les prêtres et leur manque d'humanité. Il leur reproche de ne pas assez compatir avec celui qui souffre ou face à une injustice patente. Il les invite à devenir des « bons pasteurs », et non des fonctionnaires ou même des mercenaires.



François estime que la meilleure façon de décléricaliser l'Eglise serait de nommer des laïcs à des postes de responsables. Surtout quand cela les concerne en premier. Dans cet esprit, il crée une nouvelle congrégation « pour les

laïcs, la famille et la vie ». Bizarrement, ce dicastère sera présidé par un cardinal. Le secrétaire pourrait être un laïc. Il y a encore loin des paroles aux actes !

Dans la foulée, il promulgue un motu proprio intitulé « comme une mère affectueuse » (?) Ce décret stipule que les évêques « négligents dans l'exercice de leurs fonctions vis-à-vis des cas d'abus sexuels commis sur des mineurs » ou qui ont montré un « manque de diligence grave » dans la gestion de ces cas pourront être révoqués. L'éventuelle révocation sera prononcée par le pape entouré d'un collège de juristes constitué de cardinaux et d'évêques. Ici, pas de laïcs ! Il semble que sur ces sujets, l'Eglise hiérarchique continue de préférer de laver son linge sale en famille. Ces décisions restent des avancées timides qui révèlent un changement d'état d'esprit actuellement à Rome. Mais qui n'engage à rien. En tous cas sur certains thèmes. Ainsi celui du presbytérat féminin. Alors que les prêtres étaient réunis autour du pape pour jubiler, ce dernier a fait recevoir par un responsable de la Secrétairerie d'Etat, une délégation des associations de religieuses nord-américaines qui militent pour l'ordination des prêtres féminins dans l'Eglise catholique. Une attitude unimaginable sous les deux derniers pontificats polonais et allemand. De plus, on sait qu'il a reçu un groupe de femmes

prêtres pour la première fois au Vatican. Il semble que François veuille s'attaquer au fléau de la super masculinité de l'Eglise.

Enfin, en ne rejetant pas les femmes-prêtres excommuniées, en leur tendant la main, en les écoutant, François prêche par l'exemple. Ce doit être l'attitude des prêtres. Ils ont tendance à éloigner d'eux eux qui ne se conforment pas à la doctrine sacrée. Il faut les comprendre. Ils ont été formés ces dernières années pour devenir avant tout des défenseurs de la Loi. Et non des pasteurs qui mettent les mains dans le cambouis. Il les accuse d'être déconnectés des réalités, de ne plus visiter qui que ce soit, de ne plus se rendre sur le marché du village pour y rencontrer les gens, de ne plus assez s'investir dans les « œuvres de miséricorde ». Toutes ces tâches sont actuellement remplies par les laïcs réduits au rôle d'exécutants. Mais ce sont eux qui répondent le plus fidèlement aux injonctions évangéliques. François veut rompre avec une Eglise ayant pour base les prêtres, pour mettre en place une Eglise ayant pour base les laïcs, avec les prêtres comme « serviteurs inutiles ». Programme ambitieux !

Gino Hoel

Extraits de Golias Hebdo N°436



FRANCOIS ET LES FEMMES

Le débat sur le diaconat féminin est à nouveau ouvert. Le pape lui-même l'a relancé, en réponse à des religieuses qui le questionnaient. Les propos tenus par François semblent aussi improvisés qu'évasifs. On comprend qu'une commission pourrait être créée, mais aucun calendrier n'est esquissé. La création d'une telle instance ne paraît pas assurée, sans parler de sa composition, des recommandations qu'elle serait amenée à formuler et des conclusions que François pourrait en tirer.

Sur ce sujet comme sur d'autres, on peine à savoir jusqu'où le pape veut ce qu'il fait mine d'envisager. De manière générale, il me semble qu'il entend moins réformer, autrement dit changer les normes, que transformer, faire évoluer les mentalités, défaire ou déstabiliser les conformismes de pensée et d'organisation. Dans cette hypothèse, le flou ne serait pas une marque de maladresse ou d'amateurisme, mais une forme supérieurement jésuite d'habileté. Par la technique du ballon d'essai, de l'interrogation *solto voce*, de la demi-gaffe et de la confiance faussement privée, François rouvre le jeu là où il est excessivement verrouillé, mais en se réservant la possibilité de faire marche arrière.

Si des femmes disent un jour la messe, ce n'est pas demain la veille. L'accès au sacerdoce est fermé par l'Écriture, la Tradition et

pratiquement l'infaillibilité pontificale (depuis Jean-Paul II). Une telle réforme est peu réclamée. Si on la mettait en œuvre – hypothèse d'école – le risque de schisme serait grand. Autant dire qu'il s'agit d'un non-sujet. Par contraste, les obstacles au diaconat féminin apparaissent peu consistants. L'Écriture atteste de son existence au temps des Apôtres. « Je vous recommande Phoebe, notre sœur qui est diaconesse de l'Église de Kenchrées », écrit Paul aux Romains. D'aucuns rétorqueront que la tradition s'est perdue. Mais on ne voit pas très bien ce qui aujourd'hui, empêchent les femmes de prêcher, de baptiser, de marier et surtout de célébrer des obsèques en tant que diaconesses, étant entendu que le diacre ne doit pas être une sorte de sous-prêtre. Moins encore alors que leur formation théologique n'a souvent rien à envier à celle des hommes. On connaît les besoins des communautés chrétiennes, en particulier dans le monde rural, et partout où l'on compte peu de prêtres. En un sens, plus s'affirme le choix d'un clergé célibataire, masculin et rare, plus la voie du diaconat féminin trouve argument.

En fait, le principal obstacle paraît de l'ordre du non-dit. Un peu partout, les femmes sont chef d'État, P-D-G, pilote de chasse... Il en va de même dans les médias chrétiens, les ONG confession-

nelles et les universités catholiques. Mais leur place dans l'institution continue à faire problème. Ici, des « servantes d'assemblée » qui doivent se tenir à l'extérieur du chœur, réservé aux garçons ; là, un conseil épiscopal exclusivement masculin ; ailleurs, une aumônerie où les mamans font tout, mais où monsieur l'abbé les verrait plutôt comme exécutantes. Les attitudes et les propos misogynes ne sont pas rares, et plus redoutables encore si on les recouvre d'un voile de faux respect en faisant de la femme une vierge, une mère, une sainte. Quant à l'empressement avec lequel on rappelle qu'il ne s'agit pas d'occuper un pouvoir mais de rendre un service, il est édifiant, mais un tantinet suspect. Certes, tout ceci ne provoque ni protestation ni revendication notable. Mais un problème auquel on a renoncé à s'intéresser ne disparaît pas pour autant. L'Église catholique ne peut rester une société d'hommes qui, pour tourner avec efficacité, compte principalement sur le travail des femmes. Le débat sur les diaconesses pourrait permettre d'aborder de telles questions sans excès de passion mais aussi sans hypocrisie et sans idéologie.

Editorial de Jean-Pierre Denis
La Vie 19 mai 2016



UN EVEQUE ANGLICAN PARLE DES FEMMES

L'ouvrage de John Shelby Spong, évêque anglican à la retraite, "La résurrection, Mythe ou réalité", porte en dédicace la phrase suivante : "Pour Wanda Corwin Hollenbeck, sans qui il aurait manqué quelque chose tant à ma vie d'évêque qu'à ma vie d'auteur. Je lui exprime mon extrême gratitude, mon sincère respect et ma véritable affection".

Je me suis étonné de cette dédicace. De qui s'agissait-il ? De son épouse ? Mais plus loin, dans l'Avant-propos, j'ai trouvé ceci : « La personne à qui ce livre est dédié a été pendant une dizaine d'années l'héroïne méconnue de

ma carrière d'écrivain. Je n'aurais jamais pu réussir comme auteur sans elle. Elle a à ce jour travaillé avec moi sur six ouvrages et nous en avons ensemble révisé trois autres en profondeur. Elle allie patience et compétence, douceur et ténacité, dévouement et grâce. Je considère comme un privilège de la connaître, d'avoir confiance en elle, de l'aimer et de l'admirer. Je n'ai pas de plus grand plaisir que de dédicacer ce volume à Wanda Hollenbeck. Tout le monde dans le diocèse de Newark (*où il été évêque de 1976 à 2000*) est conscient de la contribution qu'elle a apportée à notre vie professionnelle. »

Je me suis dit : quel éloge et quelle proximité !! Il ne reste plus rien pour son épouse ? Mais peut-être n'est-il pas marié ?

Et puis, un peu plus avant, j'ai trouvé ceci : « Par-dessus tout, je remercie mon épouse Christine, qui embellit ma vie avec tellement d'amour que j'en suis constamment régénéré. Le langage des mots ne suffit pas pour exprimer la profondeur de mon amour pour elle. Qu'il me suffise de dire que mon mariage avec Christine représente le sommet de la joie de mon existence. »

Chapeau l'évêque !

THEATRE

J'ai revu avec intérêt le film de Nanni Moretti, *Habemus papam*, sorti en 2011, et qui a été diffusé la semaine dernière sur Arte. On y voit un cardinal venant d'être élu pape, mais aussitôt refusant d'assumer son rôle de berger du peuple fidèle, en alléguant sa fatigue et son incapacité. L'incongruité de la situation, le comique de beaucoup de scènes, peuvent faire penser à une farce, et effectivement le film peut être vu comme tel. Mais par-delà l'amusement il recèle à mon avis un sens profond.

L'impression générale qui s'en dégage est que la vie n'est qu'un immense théâtre, que chacun ne fait qu'y jouer un rôle, et pour le spectateur l'arbitraire du casting, de la distribution de la pièce, saute aux yeux. On voit les cardinaux jouer

au volley-ball, et mettre à cette activité autant de goût, et sans doute plus, qu'à leur vote en Conclave. Il y a même une scène où tous les dialogues ne sont faits que de répliques tirées de Tchekhov. Autrement dit, plus rien n'appartient en propre à quiconque. Et de façon significative le pape récalcitrant avoue lui-même sa vocation contrariée : il aurait aimé être comédien.

Le thème n'est pas nouveau, bien sûr. Déjà Pétrone disait : « *Le monde entier joue la comédie* » Et Montaigne : « *La plupart de nos vocations sont farcesques.* » Shakespeare aussi a comparé la vie entière à un théâtre. À leur suite, le cinéaste s'est donc appliqué à montrer la nature totalement aléatoire des rôles sociaux, à arracher les

masques. Cette démythification choquera sûrement certains, qui croient au sérieux de ce qui n'est qu'un Grand Jeu. Et ils verront là une destruction dangereuse, débouchant sur un vide désorientant, un nihilisme.

Pourtant je pense que ce film est salutaire. La foi elle-même acquiert maturité et solidité si, évitant tout ce théâtre vain, elle se contente de s'intérioriser dans l'âme de chacun. Quel besoin avons-nous d'être guidés, dirigés d'en-haut, fût-ce par un Souverain Pontife ? Ne pouvons-nous pas être autonomes, nous appartenir ? Prenons exemple sur ce pape malheureux, dont la tragédie de toute la vie a été, précisément, de ne pas s'appartenir.

Michel Théron

Golias hebdo n° 434 – mai 2016



STEPHANIE GIBAUD LANCEUSE D'ALERTE

Stéphanie Gibaud est embauchée en 1999 par UBS France, comme directrice de la communication. Elle est chargée en particulier d'organiser les événements de la banque en France, notamment à l'attention des clients et de ceux qui pourraient le devenir. Son employeur n'ouvre ses portes qu'aux personnes pesant plusieurs millions d'euros.

De 1999 à 2008, elle a occupé le poste responsable du marketing chez UBS France. Elle va révéler des faits qui vont conduire à la mise en examen d'UBS pour blanchiment et fraude fiscale. Stéphanie Gibaud sera licenciée en février 2012 malgré son mandat de secrétaire du CHSCT et après avoir été harcelée. UBS vient d'être condamnée.

En juin 2008, après la perquisition du bureau du directeur général d'UBS, sa supérieure hiérarchique exige qu'elle efface de son disque dur tous les fichiers contenant le nom des clients et de leurs chargés d'affaires. Mais Stéphanie Gibaud refuse. Ces fichiers révèlent que les chargés d'affaires suisses démarchent des clients français en France avec pour objectif de faire ouvrir des comptes en Suisse, pour la grande majorité d'entre eux non-déclarés.

C'est à partir de là que tout va

basculer. Elle va découvrir le caractère illégal de l'activité d'UBS en France, et va révéler le scandale de l'évasion et de la fraude fiscale. Elle porte plainte contre UBS en 2009 avant d'être contactée par la brigade financière début 2011. Stéphanie Gibaud va faire l'objet de harcèlement de la part de la banque, puis elle sera mise à l'écart avant d'être licenciée. Le conseil des prud'hommes doit rendre son jugement ce mercredi sur son licenciement. *"J'attends d'être réhabilitée dans mes droits. Je passe mon temps, depuis sept ans, à me battre contre cette entreprise. UBS continue à dire que j'ai inventé cette histoire et que je devrais être punie pour l'avoir inventée,"* explique-t-elle.

"Je ne travaille plus depuis février 2012 parce que je suis sortie de la banque. Je ne tenais plus debout et j'ai mis beaucoup de temps à m'en remettre. Je ne suis pas encore complètement remise du traumatisme que j'ai vécu. Il y a une atteinte à ma dignité. Etre honnête c'est une des valeurs que j'ai et que je défends." Le secteur privé lui a gentiment fait comprendre qu'il ne l'embaucherait pas. Il n'est pas le seul.

"Je peux remercier quelques collègues d'UBS que je peux compter sur les doigts d'une main, mais à part ça vous êtes seul. Tout s'effondre, tout s'écroule. Je ne savais pas vers qui me tourner et vous vous battez avec vos petits moyens," raconte-t-elle. *"Le jugement d'aujourd'hui est important pour moi et pour mes enfants et pour tous les lanceurs d'alerte qui sont dans une situation aussi terrible que la mienne. Je n'ai pas fait ça pour être médiatisée mais parce que je pensais que c'était juste."*



Stéphanie Gibaud regrette le manque de protection des lanceurs d'alerte. *"On n'est pas protégés. C'est complètement effarant le doute à chaque fois sur notre honnêteté. C'est incompréhensible."*

Elle a publié *La femme qui en savait vraiment trop. Les coulisses de l'évasion fiscale en Suisse.*

Laetitia de Germon

RENCONTRE AVEC ALICE NKOM

Au Cameroun, les homosexuel.le.s encourent toujours la prison. A leurs côtés depuis douze ans, l'avocate Alice NKOM investit toute son énergie dans la lutte contre cette homophobie d'Etat. Un combat qu'elle mène des tribunaux aux sommets internationaux en passant par les prisons de son pays.

D'où vient votre engagement pour les droits LGBT camerounais.e.s ?

La cause m'a choisie et s'est imposée à moi. Il y a douze ans, j'ai rencontré quatre jeunes gars, un peu plus que des amis, qui étaient en vacances ici. Il fallait qu'ils sachent que le Cameroun était dangereux pour eux, donc, l'air de rien, j'ai lancé la conversation sur les pays où l'homosexualité était interdite. J'ai gâché leur séjour. Je me suis alors sentie coupable, en tant que Camerounaise et j'ai voulu creuser davantage le sujet. J'ai rapidement découvert que dans mon pays, le texte qui sanctionne l'homosexualité est entré dans le Code Pénal de manière illégale.

C'est-à-dire ?

Au Cameroun, c'est au Parlement de déterminer ce qui constitue un crime ou un délit. Or l'article 347 bis, celui qui punit depuis 1973 l'homosexualité de six mois à cinq ans d'emprisonnement, provient d'une ordonnance du Président. Il

n'a pas été voté par le Parlement, les représentant.e.s du peuple n'ont jamais eu à statuer dessus. C'est aussi une des raisons pour lesquelles j'ai décidé de me battre. La discrimination vient de lois illégales, je suis avocate, j'ai avec moi la force du Droit.

Vous avez donc créé l'Association de défense des homosexuel.le.s (ADEFHO) en 2003...

Quand j'ai commencé, je savais que personne ne se battrait à mes côtés, que les portes seraient fermées et que je prendrais des coups de poings dans la gueule. Alors j'ai bien étudié la question, dans la solitude de mon cabinet. S'appeler « Association de défense des homosexuel.le.s » lance un message fort. Je me doutais que le Préfet me rétorquerait que c'était amoral. Evidemment, il n'a jamais régularisé mes statuts. Mais aujourd'hui, je considère que le silence de l'administration vaut accord.

Voilà douze ans que vous menez le combat, d'où tirez-vous votre énergie ?

Ma « matière première », c'est la souffrance des gens. Je vois des individus qui souffrent, qu'on maltraite en prison, que leur famille abandonne. Moi, je suis là, pour les défendre, leur rendre visite,

leur apporter à manger... J'ai des convictions, je suis teigneuse. Dans les locaux de mon association, à Douala, nous avons érigé un « mur de la mémoire », en hommage aux victimes LGBT. Nous avons placardé les jugements homophobes rendus par



les tribunaux et à côté, des citations de grand.e.s de ce monde en faveur des droits humains, le Pape, Hillary Clinton, Ban Ki-Moon... Ca nous rappelle que notre combat est juste.

Concrètement, comment travaillez-vous ?

J'œuvre avec l'Europe, car nous partageons les mêmes valeurs. L'UE m'a attribué un financement pendant deux ans en 2011, pour un « projet d'assistance et d'encadrement des minorités homosexuelles ». Il a fallu prouver que nous agissons sur le terrain en permanence : lors de procès aux

quatre coins du pays, lors des sommets internationaux, lors des visites aux détenu.e.s... Je suis entièrement bénévole, je vis de la solidarité familiale, ma sœur m'héberge. Ma famille partage mon engagement. Mais c'est un combat à mes risques et périls.

Pourquoi ?

Je suis menacée de mort. Pour ma sécurité, je ne peux pas me déplacer sans chauffeur. C'est ma famille qui le paye. J'ai déjà déposé six plaintes, on m'a bien fait comprendre qu'il suffisait que j'abandonne mon combat pour être tranquille. Mais je suis prête à mourir pour ça. D'autres sont bien mort.e.s pour que je puisse être une femme noire et avocate. Je plaide depuis quarante-sept ans, j'ai défendu des criminels, parfois des assassins et je n'ai jamais été inquiétée par les familles

de ces victimes. Et là, je devrais avoir peur parce que je soutiens des gens qui ne font rien à personne, qu'on veut mettre en prison pour ce qu'ils font dans leur chambre ? Ce n'est pas normal. Les menaces, ça me renforce. Et puis, ma visibilité me protège.

Comment pensez-vous faire changer les mentalités ?

C'est un combat de veille et d'éveil. Beaucoup de juges sont membres d'églises extrémistes. Les raisons pour lesquelles une personne a fait ses études, s'est intéressée au droit, elle les oublie pour garder ce que lui répète l'Eglise. En 2005, à la Saint Sylvestre, dans son homélie, l'Archevêque de Yaoundé affirmait « Les homosexuels forcent les jeunes à coucher avec eux pour avoir des postes, c'est une pratique importée par les colons. » Les journaux

ont sorti les noms des ministres ou représentants de l'Etat soupçonnés d'homosexualité. Ils se sont vendus à prix d'or. Pour déconstruire ça, c'est de l'activisme tous azimuts, très risqué et nous ne sommes pas nombreux. Maintenant que le Pape a pris une position plus ouverte sur l'homosexualité, on va essayer de discuter avec les Eglises. Les magistrat.e.s nous les rencontrons beaucoup de manière informelle. Le Cameroun doit respecter ses engagements pour le respect des droits humains. Les homosexuel.le.s sont des citoyen.ne.s, leurs droits ne sont pas à négocier.

Interview de
Cécile Andrzejewski
en partenariat avec la FIDH

COURRIER DES LECTEURS

Bonjour,

J'ai vécu avec un prêtre une communion d'âme à âme, un partage de notre conscience, comme jamais auparavant dans ma vie, une intensité rare, une audace authentique de la vérité de mon élan de vie vers cet homme qui y répondait totalement.

Et puis, pour une raison qui n'appartient qu'à lui, il a subitement nié notre relation et a monté un mur contre lequel je me suis fracassée.

Je reste traversée par des vagues de larmes qui reviennent à mon insu. Je garde une colère contre le conditionnement de cette Eglise qui détruit la vie sous prétexte de la sauver, qui tue le divin au sein de l'alliance la plus divine en l'homme, l'Amour.

Adhérer à votre association est pour moi faire un petit pas dans une direction qui me semble si juste.

Merci d'exister et d'apporter votre contribution pour une humanité meilleure.

Christine



BASSMA KODMANI

Bassma KODMANI, Cofondatrice du Conseil National Syrien, pouvez-vous nous expliquer l'Initiative arabe de réforme, que vous dirigez depuis plusieurs années ?

En 2005, la création de cet institut s'inscrivait comme une réponse à l'approche de l'administration BUSH, au lendemain de l'invasion de l'Irak. En gros, ils disaient : « Nous allons démocratiser cette région, nous allons vous apprendre notre démocratie ». Les Instituts arabes ont alors décidé de se rassembler pour répondre : « C'est nous qui allons vous dire comment nous voulons nous démocratiser et nous produirons une pensée arabe sur notre propre société et sur notre évolution vers la démocratie ». Dix-sept pays sont représentés au sein de l'Institut.

Vous avez été contrainte à l'exil et vous vivez à Paris depuis longtemps ...

Je réside en France depuis la fin des années 1970. Je suis fille d'opposant politique. Mon père a fait de la prison, il a été renvoyé de toute activité professionnelle, ma famille a été contrainte à l'exil. Avec le soulèvement de 2011, vu mon histoire, il était tout à fait naturel que je m'engage.

Quelle est votre réaction, après les attentats du 13 novembre ?

L'horreur et l'angoisse. J'ai le sentiment que le pire ne cesse d'arriver. Quand on repense au début de la crise syrienne, un soulèvement pacifique, on fait le tour de tout ce qui pouvait mal tourner et on voit

que tous les cauchemars se réalisent. J'ai le sentiment d'avoir perdu mon pays, même si je ne désespère pas qu'il retrouve la paix un jour. Je suis en France depuis longtemps, et mon deuxième pays, mon pays d'adoption, est maintenant menacé par ce que vit mon pays d'origine.

Sur le plan personnel, nous avons des amis qui ont été tués dans les attentats. C'est donc le cœur qui pleure, l'analyse vient ensuite.

Quel est votre regard de démocrate franco-syrienne sur la réaction du peuple français depuis quelques jours vis-à-vis des extrémistes musulmans ?

Parfaitement légitime. Non seulement parce que c'est une terreur, mais aussi parce que cet islamisme salafiste, surtout dans sa version djihadiste violente nihiliste à vrai dire, est un fléau qui touche d'abord les sociétés arabes. Ce salafisme nous ravit nos jeunes, nous les kidnappe, prend possession de leur esprit et les manipule. Beaucoup de jeunes, ici et là-bas, sont séduits par des imams qui se construisent une popularité avec des discours simples, véhiculant les idées les plus absurdes, les plus obscurantistes. Ces jeunes ont souvent un vide intellectuel catastrophique, rempli alors par ce néant empaqueté médiatiquement de manière attrayante parce que simple, qu'ils absorbent et adoptent. Cela leur donne la satisfaction de devenir « quelqu'un ».

C'est à l'intérieur des sociétés arabes et musulmanes qu'il faut regarder. Les relations de la religion

avec la politique, la société, l'espace public et l'espace privé, tout cela semble être totalement écrasé par cette approche salafiste d'abord, avant même de devenir violente, puis djihadiste.

Et selon vous, pourquoi tant d'inaction des régimes de ces pays à majorité musulmane ?

Les gouvernements sont pour le moins complices de cette expansion du discours obscurantiste et salafiste. Nous sommes témoins, dans tous les pays arabes, de la façon dont les régimes sont de mêche avec un certain nombre de chefs religieux. Ils laissent faire parce que c'est une façon d'endormir, d'anesthésier la population, pour éviter qu'elle exprime des demandes politiques. Parce que ce salafisme, quand il arrive, il se présente d'abord dans sa version pacifique, il ne parle pas de politique et donc il ne menace pas les régimes installés. Très intéressant donc, a priori, pour les gouvernants en place. Mais s'étend par l'éducation bien entendu, dans les écoles. C'est ainsi que ces idées se sont répandues. Nos régimes politiques sont directement responsables, chacun à sa manière selon les pays.

Quel regard portez-vous sur la place qui est laissée, sur le territoire français, à ce salafisme ou à la pensée des frères musulmans ?

Si je définis le phénomène comme un fléau qu'il faut absolument combattre, je n'ai donc aucune complaisance et ne souhaite voir aucune complaisance vis-à-vis

d'imams qui répandent des idées salafistes. La difficulté est dans le choix des personnes et des instances qui doivent émettre le jugement : quels discours véhiculent des préceptes contraires aux valeurs de la République ? Nous avons besoin d'institutions indépendantes et d'individus hautement qualifiés en matière de connaissance religieuse, capables de dire qui est dangereux. Il est essentiel selon moi, en France, de réaffirmer que l'espace public doit rester un espace laïque. Pas seule-



ment pour une question de valeurs, de philosophie. Mais parce que l'histoire de la France fait que l'on a compris ici que seul un espace public sans religion peut garantir la paix civile.

Je ne me prononce pas sur les institutions existantes en France, je ne les connais pas suffisamment de l'intérieur. Mais sur le principe, il serait parfaitement légitime que les autorités françaises exigent que les personnes présentes au sein de ces institutions soient rigoureusement indépendantes de toute influence étrangère. Il faut être d'une fermeté absolue. Nous avons besoin de construire un islam de France en harmonie avec les valeurs et l'histoire de ce pays, et ca-

pable de se démarquer des discours religieux dans les pays arabes. Cela passe par la formation d'imams, mais aussi par l'enseignement de la théologie islamique au sein d'institutions académiques, à un niveau de connaissance suffisant, où la raison et l'esprit critique peuvent s'exercer.

Avez-vous des préconisations concernant en particulier la jeunesse de notre pays, afin d'éviter que certaines bousculent l'extrémisme ?

Cela nécessite une approche globale. Il faut dire aux jeunes musulmans que leur religion est égale aux autres et que toutes les religions, la leur comme les autres, sont à pratiquer dans l'espace privé pour rester compatible avec les valeurs de cette République. Il faut expliquer la laïcité, comme le meilleur moyen de vivre la diversité au sein d'une société équilibrée, paisible et démocratique.

Dans tout système éducatif qui veut construire la citoyenneté, on apprend d'abord aux individus à réfléchir librement. Les imams salafistes empêchent cela. Là est, je crois, le cœur du problème avec le salafisme. Pour y répondre, je pense qu'il y a une série de mesures pratiques, dont on n'estime pas suffisamment l'importance en France. Jusqu'à ce jour, par exemple, nous n'avons pas un enseignement de l'arabe dans les écoles comparables à ce qui existe pour d'autres langues. Or, la connaissance de la langue arabe est probablement le moyen le plus sûr pour lutter contre l'esprit obscurantiste : les jeunes ont besoin d'être équipés intellectuellement pour lire

et réfléchir par eux-mêmes plutôt que de dépendre d'imams qui leur disent ce qu'est l'islam. Si ces jeunes ont un besoin identitaire, il vaut mieux qu'ils aillent le trouver dans l'enseignement de la langue arabe, dans la culture arabe, des films, des expositions d'artistes arabes, qu'ils aient des références, des repères. Et Dieu sait s'il y a par exemple, une magnifique littérature arabe, complètement libérée. Donc pour résumer, plus d'arabe fera moins d'islamisme.

Pouvez-vous nous parler de la situation des femmes en Syrie et en Irak, sous le joug de Daesh ?

Evidemment, il y a quelques femmes qui sont séduites par les djihadistes de Daesh, par leur image de pouvoir et par une vie au sein d'une communauté hors du temps. Elles sont conditionnées intellectuellement, comme le sont les garçons.

Mais il y a aussi les captives. La majorité. Elles sont un commerce, des otages, des victimes absolues. Une fois sous le contrôle de Daesh, elles ont à choisir entre le viol ou la mort. Parfois les deux.

Les chrétiennes, les yézidies et celles issues d'autres minorités sont considérées comme les mécréantes. Les « penseurs » de Daesh prêchent que c'est un acte de foi que de les violer. Inutile de dire que leur discours ne tient pas face à n'importe quel texte religieux. Les musulmanes ne sont pas épargnées. Elles sont contraintes de se marier avec les djihadistes, deviennent leur épouse légitime et, de ce fait, leur viol est légitime au regard de leur loi auto-proclamée.

Interview de Pierre-Yves Ginet
17/11/2015

THERESA KACHINDAMOTO

Pionnière dans la lutte pour les droits de la femme et des enfants au Malawi, Theresa Kachindamoto a brisé 850 mariages précoces pour renvoyer les filles à l'école.

Theresa Kachindamoto est née dans le district de Dedza au Malawi. Après avoir travaillé 27 ans dans un autre district, elle est revenue à Dedza pour y devenir chef de district. Horrifiée par la vue de fillettes mères à douze ans, elle a décidé de lutter contre cette pratique. *"Je ne veux pas de mariages précoces"*, a-t-elle déclaré à l'organisation UN WOMEN. *"Aucun enfant ne devrait accomplir des tâches ménagères quand il est censé aller à l'école."*

Aussi a-t-elle tenté de limiter au maximum les mariages précoces. Si l'année passée, elle a fixé l'âge légal du mariage à 18 ans, le "droit coutumier", où un consentement mutuel entre les parents d'enfants peut suffire, permet de contourner la loi.

Theresa Kachindamoto a ordonné aux 50 fonctionnaires du district de conclure un accord destiné à bannir le mariage précoce de Dedza. *"Que vous le vouliez*

ou non, je vais mettre fin à ces mariages", a raconté la chef de district à la chaîne d'informations arabe Al Jazeera.

Elle a suspendu les fonctionnaires qui refusaient d'obtempérer jusqu'à ce qu'ils annulent les mariages. En juin 2015, elle a prononcé pas moins de 330 suspensions et renvoyé les jeunes



filles à l'école, en payant parfois les frais d'inscription. Grâce à sa volonté de fer, 850 mariages précoces ont été annulés au cours de ces trois dernières années.

D'après une étude des Nations Unies de 2012, plus de la moitié des jeunes filles au Malawi sont mariées avant leurs 18 ans. Ces

mariages précoces expliquent les résultats déplorables du pays au niveau de l'indice de développement, une norme internationale pour presque tous les états membres des Nations Unies sur la santé, l'éducation et la prospérité économique. En Afrique, les jeunes filles sont souvent données en mariage, parce que la dot permet d'alléger les difficultés financières des familles.

"Je dis toujours aux parents : si vous envoyez vos enfants à l'école, vous aurez tout à l'avenir", explique Theresa Kachindamoto à l'organisation UN WOMEN.

Si le travail de Theresa Kachindamoto est digne d'éloges, tout le monde dans le district ne partage pas cet avis. Elle s'est déjà attiré les foudres de nombreux parents, et fait l'objet de menaces de mort. Pourtant, elle reste déterminée à changer les lois et les esprits en faveur des femmes de Malawi. *"Une fois qu'elles ont terminé leurs études, elles peuvent être et faire ce qu'elles veulent"*, affirme-t-elle.



ROMS, ELLES OUVRENT UNE VOIE

Femmes, citoyennes européennes et Roms, elles ont en commun de se battre au quotidien, pour leur logement, leur travail, leur famille, leurs droits. Dans leur parcours, une multitude d'obstacles et souvent, une rencontre déterminante.

Roms, Tziganes, Manouches, Gitanes...qui sont-ils ? Ceux qu'on appelle les « Roms » forment une mosaïque de groupes divers. Ils partagent une origine commune : le nord de l'Inde et une langue : le romani, dérivé du sanskrit. Longtemps le mot « tzigane » a été privilégié. En 1971, l'Union romani internationale choisit le mot « rom » pour désigner l'ensemble des populations nomades.

On compte dix à douze millions de Roms en Europe. Le nombre de Roms migrant en France est stable depuis plusieurs années. Il oscille entre 15 000 et 20 000 personnes. Ils sont bien plus nombreux en Italie (70 000), en Espagne (42 000), en Belgique (30 000). Victimes de discriminations et de racisme dans leur pays d'origine, ils partent pour trouver une vie meilleure en Europe de l'Ouest. Mais c'est bien souvent la pauvreté, les bidonvilles et les expulsions qui les attendent. Et aussi du racisme et du rejet.



Anina Ciuciu n'a pas attendu son diplôme d'avocate pour défendre

la communauté rom, elle a notamment été quelque temps Conseillère honorifique sur la question des Roms auprès du premier ministre roumain. Le public découvrait Anina Ciuciu en 2013, passée « des camps de réfugiés roms aux bancs de la Sorbonne », comme l'annonce la couverture de son livre « Je suis tzigane et je le reste ». Ou comment une jeune rom major de promotion en droit à la Sorbonne, prend la parole pour défendre sa communauté. Pour Anina, arrivée à l'âge de sept ans en France, c'est avec la rencontre avec l'institutrice Jacqueline de la Fontaine que tout a changé. Une femme encore. « Je continue de l'appeler « Madame Jacqueline ». Elle est devenue une amie ». Grâce à elle, Anina apprend à lire, entre au collège, puis au lycée où elle brille. En marge de sa licence de droit, elle écrit son témoignage. « Depuis mon livre, les gens sont à nouveau fiers de dire qu'ils sont roms. Beaucoup de jeunes filles m'ont écrit sur Facebook pour dire qu'elles aussi voulaient faire des études, devenir avocate, policière, médecin ».

Tous les hommes ne voient pas d'un bon œil l'émancipation de leur épouse. Loin de là. Il y a dans la communauté rom un rapport de domination de l'homme sur la

femme. « Mais il faut comprendre qu'il est influencé par le rapport de domination de la société majoritaire sur la minorité que sont les Roms », analyse Anina Ciuciu.

Lorsqu'elle raconte son parcours, Anina pense à ses parents. « Je veux réussir pour les rendre fiers, les remercier pour tous les efforts qu'ils ont faits. Leur but, c'était de nous offrir une vie meilleure que celle qu'ils ont eue. Leur réussite, c'est nous ». Après trois refus, l'étudiante a enfin obtenu la nationalité française en 2013. Ce combat, Anina l'a porté dans son livre et le poursuit. « Avec l'Association La Voix des Roms, nous montons une structure pour fédérer les diverses associations, collectifs et mouvements d'aide aux



Roms. Je vais diriger le pôle juridique qui défendra leurs droits. » Et la juriste est prête à aller jusqu'à la Cour européenne des Droits de l'Homme pour faire entendre leurs voix.

Marianne Rigaux
(Femmes ici et ailleurs)



DÉCHIRE TON NIQAB

Auteur : Karim Akouche

À cette femme qui a refusé d'enlever son niqab pour devenir citoyenne canadienne et aux juges de la Cour fédérale du Canada qui lui ont donné raison.

Sors tes ciseaux. Déchire ton niqab. Montre ton visage. Tu ne peux pas le cacher éternellement. Ta peau est livide. Elle a besoin de soleil. Tes yeux ont besoin de lumière. Tes poumons ont besoin d'oxygène. La plante ne s'épanouit pas dans l'obscurité. Comme toi, pour vivre, elle doit respirer par tous ses pores.

Je te plains. Tu vis l'enfer. Quand c'est la canicule, tu étouffes. Tu ne peux pas porter ce linceul. C'est injuste. C'est criminel. Libère-toi. Prends des risques. Affronte tes chefs. Accuse-les. Traîne-les devant le tribunal du bon sens. Pour une fois, décide de ton geste. Ne me dis pas que tu es libre d'être soumise. Ne me déçois pas. Ne fais pas comme ces femmes liges qui revendiquent un oxymore. Leur féminisme « islamique » est une aberration.

Sors tes ciseaux. Découpe ton niqab en morceaux. Jette-le dans le feu. Renais sous un autre habit qui te mettra en valeur. Un visage, c'est important. Ton visage, c'est ton identité. Ton identité, c'est toi. Toi, tu n'es pas les autres. Toi, tu n'es pas le collectif.

Appartenir à une communauté ne suffit pas pour exister. Tu es singulière. Tu as tes propres prunelles. Tu as ta propre chevelure. Tu as ton propre teint. Tu as ton propre souffle.

C'est depuis l'enfance qu'on t'a mise dans une prison ambulante. Tu regardes ta vie se faner derrière un grillage. On t'a cloué les ailes. On a fait de toi un oiseau en cage. On t'a habituée à l'obéissance. On t'a imposé des bornes. On a limité tes mouvements. On a tracé tes frontières. On a façonné ta conscience. On a soupesé tes neurones. On a conçu ton vocabulaire. Le seul mot qu'on t'ait appris à répéter, c'est « oui ».



Tu acquiesces tout le temps. Tu dis oui au père. Tu dis oui au fils. Tu dis oui au mari. Tu dis oui aux traditions. Tu dis oui à la religion. Tu dis oui au prophète. Tu dis oui aux caïds. Tu dis oui aux corvées. Tu dis oui à la peur. Tu dis oui à la torture. Tu dis oui à la pauvreté. Tu dis oui à la douleur.

Tu dis oui à tout. Sauf à toi. Tu t'oublies dans un coin. Tu dis non à ta chair. Tu dis non à ton esprit. Tu dis non à ta liberté. Tu dis non à tes rêves. Tu dis non à l'espoir.

Je comprends ta servitude. Tu n'en es pas responsable. On t'a préparé à obéir. Depuis toujours les hommes pensent à ta place. Les religieux te rabaisent. Les politiques t'oppressent. Les marchands de virilité te bradent. Tu n'as pas le droit de montrer tes atours. Tu n'as pas le droit de montrer tes courbes.

On a fait de ton corps une honte. On a fait de ton sourire une mascarade. On a fait de ta beauté un sacrilège.

Tu dois taire tes désirs. Tu dois taire tes talents. Tu dois taire tes blessures. Tu dois taire tes révoltes. C'est comme ça. C'est *mektoub*. C'est écrit dans le Livre saint. C'est dit dans les sourates. C'est

estampillé dans la constitution.

Ah, leur code de l'infamie ! Ah, leur livret de famille avec l'espace réservé aux quatre épouses ! Et pourquoi des tuteurs ? Des juges ? Des imams ? Et les us ? Et la tribu ? Et l'hymen ? Et la chasteté ? Et le crime d'honneur ? Et la lapidation ? Tant de

termes qu'il faudrait arracher du dictionnaire.

Tu dois t'effacer quand tes maîtres sont là. Tu dois écouter quand ils prêchent. Tu dois baisser la tête quand ils te grondent. Ils sont puissants. Ils ont la barbe drue. Comme des sabres, leurs mots sont tranchants. Ils blessent. Ils tuent.

Tes maîtres ont des fouets. Ils ont des pierres. Ils ont le pouvoir. Ils ont la religion. Ils ont la charia. Ils ont Dieu. Ils ont le diable. Ils ont les mythes. Ils ont les légendes.

Sois courageuse. Sors tes ciseaux. Déchire ton niqab. Défaix tes cheveux. Laisse-les cascader sur tes épaules. Montre tes joues. Embaume-les de crème. Souligne tes lèvres. Redessine tes cils. Mets un pantalon. Mets une jupe. Mets une robe. Chausse des talons. Ou des baskets. Ou des bottines. Mets ce qui te plaît. Peu importe si c'est étrange ou si c'est passé de mode. Dispose comme tu veux de ton corps.

Tes mains sont tes mains. Tes pieds sont tes pieds. Tes seins sont tes seins. Ton cœur est ton cœur. Ton ventre est ton ventre. Ton cerveau est ton cerveau. Tu es à toi. Tu n'es la propriété ni de l'homme, ni du Seigneur.

Sois femme. Sois indocile. Sois forte. Sois fragile. Pose tes yeux partout. Enlève les ceillères qui te bouchent la vue. Pleure quand tu as du chagrin. Ris quand tu es joyeuse. Guide tes pas où cela t'enchant.

Le temps cavale. Personne ne

peut l'arrêter. La nature explose. Les vacarmes se mélangent aux couleurs. Les bêtes gueulent. Les abeilles vrombissent. Les rivières gémissent. Le soleil est têtue. Les roues tournent. Ça sent le bitume. Ça sent la rage. Ça sent le sel. Ça sent le sang. Ça sent le désir. Ça sent l'anarchie. Il y a la vie dans l'air. Il y a la mort dans la terre.

Tends la main et cueille fleurs et étoiles. Mets-les dans des pots. Colle-les sur les murs. Dépose-les sur les routes. Offre-les aux enfants. Ouvre ta bouche et divague.

Dis les poèmes de Taslima Nasreen. Dis les quatrains d'Omar Khayyâm. Bois si tu aimes le vin. Fume si tu le désires. Fais l'amour si tu en as envie. Donne un coup de pied aux oppresseurs. Déhanche-toi. Danse la salsa. Danse la polka. Joue avec ton corps. Montre tes prouesses. Vivre est un jeu. Jouer est un verbe innocent.

Que tu es légère sans ton niqab. Que tu es brave sans tes maîtres. Que tu es belle sans ton foulard.

Sois ivre. Bats tes ailes. Surpasse les nuages. Plane comme une colombe.

Va jusqu'au bout de ta liberté.

*Source internet :
AMAZIGH 24*



NAJIM LACHRAOUI

Plaidoyer pour que, malgré l'horreur, nous arrivions à nous parler, à réfléchir et à nous relever.

Najim était un élève souriant et au contact facile. Galant, il semblait en même temps timide ou réservé dans ses échanges avec les filles. Il était curieux et recherchait régulièrement la discussion avec certains enseignants. Bien avant de l'avoir dans mes cours, je l'avais remarqué, circulant dans les couloirs avec ses « potes », faisant facilement des commentaires aux personnes qu'il croisait. Lorsque je l'ai eu dans ma classe, fin 2007, j'ai constaté qu'il réussissait bien et qu'intellectuellement, il était intéressé par bien des sujets. Dans les nombreuses discussions interconvictionnelles de mon cours de « religions », il se montrait pourtant très en colère contre l'école, et contre une société qui ne comprenait pas l'islam. Il se sentait « mal regardé » et injustement dévalorisé. Il était suffisamment intelligent pour mesurer les faiblesses et les limites des profs ou d'un monde qui avaient tendance à toiser sa religion. A l'époque, nous n'avions pas encore véritablement installé notre « système de participation citoyenne pour les élèves » et, globalement, je ne pouvais pas lui donner tout à fait tort.

En secondaire, son islam n'avait rien de violent. Au contraire, il faisait des recherches et dépensait beaucoup d'énergie pour montrer que, même sur des sujets comme l'esclavage ou la lapidation, l'islam était liberté, paix et éducation.

Sa religion était faite de pratiques

rigoureuses. C'était aussi un système qui, à ses yeux d'adolescent, permettait de mieux rencontrer les besoins des hommes que ne le faisait notre Occident.

En même temps, son comportement était en évolution. Dans le courant de sa 6^e année, il s'est ainsi mis à porter des pantalons plus courts, à se laisser pousser les poils du menton et à ne plus serrer la main des filles. Rien d'exceptionnel pour un Bruxellois musulman qui explore en même temps sa belgitude et son islamité. Comme bien d'autres, il était en tension entre plusieurs références. Comme bien d'autres, l'une d'entre elles était influencée par les nombreux sites et ouvrages wahhabites* trop facilement disponibles à Bruxelles.

[* *Le Wahhabisme est la doctrine musulmane dominante en Arabie Saoudite. C'est notamment d'elle qu'est issu le Salafisme. Ces deux doctrines ont en commun un islam de règles, très rigoureux, très inégal entre l'homme et la femme. Elles ont aussi ce discours systématiquement critique sur l'Occident, tendu vers l'idée qu'un musulman ne peut trouver sa place et être heureux que dans un système musulman.*]

Je me souviens très bien de la fin de son examen oral de sixième. Nous avons eu une longue discussion au cours de laquelle il manifestait à la fois sa conviction profonde de la supériorité de l'islam sur le modèle occidental et un ressentiment évident à l'égard de ce dernier. Je l'ai ponctuée en lui disant qu'il arriverait un jour où son

idéalisme serait mis à l'épreuve, et qu'il fallait qu'il fasse attention à ne pas s'enfermer dans une voie de fierté et de colère. Avec son grand sourire, il m'a dit de ne pas m'inquiéter.

Najim a ensuite commencé des études supérieures, polytechnique m'a-t-on rapporté. Je ne sais pas comment il a vécu l'intégration dans un milieu qui, à mon avis, permettait bien moins de discuter de croyances et de religions. Sur cette période, d'autres anciens élèves m'ont dit qu'il était resté lui-même : c'est-à-dire charismatique, souriant et défendant un islam de paix. Certains m'ont rapporté aussi qu'il disait avoir été blessé par les nombreux commentaires qui, à l'université, étaient faits sur l'islam et les musulmans.

Non, Najim n'était pas un mauvais garçon, il était souriant et serviable. Il avait un bon regard. Non, ce n'était pas un jeune dont les autres se moquent pour son comportement ou son physique, et qui en retour se construit avec de la méchanceté pour ses semblables. Non, ce n'était pas un enfant dont les parents ont démissionné, ne donnant pas assez d'amour ou de cadre éducatif. Non, ce n'était pas un de ces nombreux jeunes qui, broyés par le système scolaire, vont d'échec en échec et ne peuvent trouver de la reconnaissance que dans le rôle de « caïd ».

Non, ce n'était pas un de ces déshérités qui passent du décrochage scolaire à la délinquance, de la délinquance au banditisme et du banditisme au terrorisme. Non, Najim

n'était pas non plus un jeune sans avenir. Malgré son nom et la couleur de sa peau, sa réussite scolaire et son intelligence lui avaient déjà ouvert des portes, et auraient continué à en ouvrir.

Mais alors comment ? Pourquoi ? Putain Najim !! Comment en es-tu arrivé là ?

Comment en es-tu arrivé à troquer tes idéaux de paix, ta « religion parfaite », contre de la barbarie et de la destruction ? Comment toi, le fils aimant, as-tu pu quitter ta famille, ton quartier, ta société ? Comment as-tu pu tuer Najim ? Comment as-tu pu planifier des tueries pour les autres ? Comment as-tu pu imaginer et mettre en place ces bombes lâches et barbares, pulvérisant les corps et les membres, et détruisant bien au-delà des vies qu'elles fauchent ? Comment en es-tu arrivé à être le moteur de tant de souffrances ?

Adolescent, je t'aimais bien, Najim. Là je ne ressens que tristesse, colère et honte. Par tes actes, tu as porté « peur » et « honte » sur ta famille, sur tes amis, sur ton école, sur ta commune, sur ta ville, sur ton pays, sur ta « religion ». Et, pour tout le monde, ce sera très difficile de se relever. Par rapport à ce que tu cherchais adolescent, c'est-à-dire une société qui reconnaît une valeur et donne une place à l'islam, il n'y avait pas moyen de faire pire.

Mais putain, comment avons-nous pu, nous-aussi, en arriver là ?

Comment avons-nous laissé, pendant près de 40 ans, l'islam wahhabite prendre toute cette place dans les mosquées, dans les librairies, dans les quartiers ? Comment avons-nous pu ignorer, par rapport à cette religion de paix, par rapport

aux musulmans qui sont des gens de paix, qu'il y avait là un danger ? L'islam nous intéressait-il si peu que nous n'avons pas remarqué que, en face de nous, il n'y en avait qu'une version, et que celle-ci était une des moins compatibles avec notre société ? L'immigration nous intéressait-elle si peu que nous n'avons pas compris qu'il était normal, pour n'importe quel jeune « mixé », d'explorer ses origines comme son islamité, et que c'était quelque chose à encadrer ?



Comment avons-nous pu laisser l'institution scolaire si immobile ? Pourquoi n'avons-nous pas donné plus d'échos et de moyens aux forces qui, en son sein, œuvraient pour le changement ? A ceux qui tentaient d'arrêter d'exclure et de punir ? A ceux qui apprenaient à mieux gérer la mixité ? A tous ceux qui travaillaient pour que les jeunes aient réellement des espaces pour s'épanouir ?

Comment avons-nous pu laisser, sur Internet, proliférer toutes ces vidéos de Daesh sans réagir ? Par rapport à la Toile comme aux nouveaux médias, pourquoi avons-nous été si lents à saisir qu'il était vital d'apprendre aux jeunes à s'en servir ?

Pourquoi nos intellectuels musulmans n'ont-ils pas pris plus de

temps et d'énergie pour mettre sur le Net, dans les mosquées et sur la place publique d'autres interprétations de l'islam, celles que Najim aimait adolescent, celles qui sont faites d'amour, de paix, de liberté et d'éducation ? Pourquoi n'a-t-on pas donné plus de moyens à ceux qui le faisaient pour rendre visible leur action, pour permettre à l'islam de renvoyer à un autre imaginaire que la rigidité traditionaliste ou la violence terroriste ?

Comment en est-on arrivé à une société où il est si difficile d'échanger sur des idées ? Pourquoi dans les écoles, dans les quartiers, dans les universités, y a-t-il si peu d'espaces pour confronter nos différences et dialoguer ? Comment en est-on arrivé à un monde qui, sur la question de la religion, arrive si peu à se remettre en question ?

Nous sommes en deuil, mais arrive le temps des réflexions. Je prie pour que, de Najim comme de bien d'autres meurtriers, nous ne fassions pas des « étrangers ». J'espère que, par-delà leur responsabilité, nous arriverons à reconnaître ce qui, dans leur parcours, nous interpelle et nous concerne. Je crie que sur bien des points de notre école comme de notre société, il est vraiment temps de mettre un « paquet de moyens » pour changer. Je souhaite de tout mon cœur qu'un tel changement nous pousse à renouer avec plus de dialogue, plus de place pour les différences, plus d'éducation, et surtout plus de parole donnée aux jeunes.

Bruno Derbaix
sociologue
(paru dans "Le Soir Belgique")



COMPTE RENDU DE L'A.G. DE "PLEIN JOUR"

Compte rendu de la Rencontre Assemblée Générale du 4 juin 2016 à Paris.

Des circonstances malencontreuses ont pesé sur cette journée. D'abord, Jean, le principal animateur, a été retenu par la maladie. Sur 26 personnes qui s'étaient inscrites, 9 ont dû renoncer à venir à cause de la grève dans les transports en commun. Nous étions donc 17. Fort heureusement, les difficultés traversées n'ont pas entamé la bonne humeur générale.



Nous avons commencé par le **tour de table**. Chacun a pu dire en toute confiance ce qui lui semblait important dans sa vie d'hier ou d'aujourd'hui. L'écoute du groupe est toujours attentive et respectueuse. La somme des souffrances exprimées est toujours inacceptable et motive notre action. Beaucoup de points communs dans les parcours douloureux des compagnes. Destabilisés par le surgissement de l'amour, les prêtres leur imposent le jeu cruel des attermoiments qui durent parfois des années. Parmi ces témoignages, un cas tragique a tétanisé l'assemblée. Elle était alors une toute jeune fille tombée enceinte. On la confie

à une clinique tenue par des religieuses. Elle y donne naissance à son bébé. Quelques heures après l'accouchement, il avait disparu. Subtilisé pour le faire adopter par de « bons chrétiens ». Secoués par l'indignation, nous avons condamné un crime aussi atroce commis par une institution sectaire.



En fin de matinée, s'est tenue l'**Assemblée Générale**. Le rapport d'activité et le rapport financier avaient été envoyés avec l'invitation. Ils ont été approuvés à l'unanimité. Et les deux candidates au CA ont été élues. Le groupe a regretté de ne pouvoir faire la connaissance des deux nouvelles candidates. Mais nous faisons confiance à ceux qui les ont pressenties pour entrer dans le CA.

L'**activité Ecoute** des personnes qui contactent l'Association est primordiale. Léon Laclau, responsable de l'équipe des Ecoutants, pose à nouveau la question d'un partage dans l'équipe du suivi de ces personnes. Le but serait d'être plus performant au niveau de l'aide apportée. Il semble indispensable de doter cette équipe d'une formation au moyen d'une charte calquée sur le modèle de

SOS Amitié. Cet outil est en cours d'élaboration.

Le **bulletin** a reçu de l'assemblée un satisfecit élogieux. Toutefois, quelques critiques ont filtré, de ci de là. Par exemple, les cinq pages réservées aux attentats de novembre ont été considérées hors sujet par rapport à notre objectif principal : le célibat ecclésiastique. Notre revue ne doit-elle pas se faire l'écho de l'actualité, même la plus tragique ? Notre but n'est-il pas de répondre à l'attente de nos lecteurs ? De nourrir leur réflexion, d'aiguiser leur esprit critique et d'entretenir leur volonté de résistance à l'injustice.

Avec une certaine candeur, nous avons tenté d'intéresser **douze évêques** à notre action. Le bulletin n°32 de mars 2016 leur a été adressé, accompagné d'une lettre (parue dans le bulletin de juin). Aucune réponse, à part un accusé de réception tout sec. Nous ferons mieux la prochaine fois. Yves nous a fait une proposition, actuellement à l'étude.

Promesse a été faite d'évaluer le coût de notre revue et de le publier dans la prochaine parution. Léon et Marie-Françoise, à vos calculettes !

La communication au sein du **conseil d'administration** n'est

pas toujours aisée. Une idée est lancée.

Chaque fois qu'un membre du CA veut s'exprimer, il envoie ses propos à tous les autres membres et chacun utilise la « réponse à tous ».



Dans une humeur joyeuse, un repas convivial, tiré du sac, s'est organisé sur place.



Les quatre membres du conseil d'administration se sont réunis en début d'après-midi. Ils ont accepté la démission de Réjane. Les autres fonctions sont reconduites :

Présidente : Dominique

Vice-Président : Léon

Trésorier : Bernard

Secrétaire : Marie-Françoise



C'est alors qu'intervient Jacques Musset, prêtre marié, écrivain et animateur de session. Il nous invite à réfléchir sur « l'irruption de l'amour » dans une vie de prêtre.

Pourquoi l'avoir choisi comme conférencier ?

- Comme témoin authentique

d'une expérience qu'il veut bien nous livrer.

A 45 ans, lorsque ce sentiment surgit dans sa vie pour la première fois, son cœur s'embrase. L'apprentissage de l'amour fut rude. Il le fait en trois étapes marquées par deux déceptions déchirantes. Tout cela il le raconte en détail dans son autobiographie « Une vie en chemin ». Ce qui est surprenant, c'est qu'il n'hésite pas à mettre un nom sur ce qui lui fait mal. Il n'a pas honte de dévoiler les soubresauts qui le secouent en profondeur. Alors que bien souvent, nos compagnons, par pudeur excessive, refoulent leurs sentiments. Ce récit nous fait part de bien des souffrances intimes. Mais dans cette crise de conscience, il cerne au plus près le débat poignant du choix définitif : « Je reste prêtre ou je me marie ? » Aussi ce livre est-il un cadeau pour les femmes amoureuses d'un prêtre ! Il les aide à comprendre les attermoissements de celui qui dit : « Je t'aime, mais je ne peux pas faire ma vie avec toi ».

A partir de situations concrètes, Jacques a bien mené cette réflexion sur l'amour. Sa simplicité a gagné la confiance de l'auditoire. C'est avec beaucoup d'empathie qu'il a répondu à toutes les questions de ceux qui étaient autour de la table et qu'il a encouragé les plus timides à s'exprimer.

Une jeune femme très déterminée s'adresse à lui :

« Compagne de prêtre. Nous vivons en couple depuis des années et nous sommes heureux. »

- « Comment est-ce possible avec un prêtre en exercice ? »

- « Une overdose d'hypocrisie m'a poussée à rencontrer le curé et je lui ai tout dit. Il a compris. Il a respecté. Il m'a autorisée à continuer mes activités en paroisse. Bien sûr que les femmes voudraient que les prêtres puissent se marier. Mais tant que c'est elles qui le demandent, ça ne marchera pas. Ce sont les personnes concernées qui doivent se mobiliser. Que les prêtres se regroupent. Qu'ils protestent. Au besoin, qu'ils menacent de faire grève ! »

- « L'essentiel, c'est qu'il n'y ait aucun des deux qui soit perdant » conclut l'animatrice.



Je remercie Jacques qui a bravé les grosses difficultés qui s'opposaient à son déplacement.

Merci pour cette prestation au parler vrai, qui nous tourne résolument vers l'avenir.

Une petite phrase saisie au vol : « *Aimer, ça se vit dans la vie quotidienne* ».

Nous nous sommes séparés aux environs de 17 heures, forts de cette solidarité.



PROMOUVOIR DES FEMMES AUX FONCTIONS DE DIACRES ?

Les femmes pourront-elles un jour être ordonnées diacres de l'Église catholique ?

Et un jour, peut-être prêtres, c'est à dire chargées de l'accompagnement des communautés.

Il est tout d'abord bien étrange pour un humaniste d'avoir à se poser cette question : le Concile Vatican 2 (1962-1965) a ouvert le diaconat dit permanent à des hommes, mariés ou non. Ils sont quelque 45 000 aujourd'hui dans le monde ; les diacres catholiques peuvent s'adresser à toute la communauté en faisant l'homélie, célébrer des baptêmes, des mariages et des funérailles. Mais pourquoi ce Concile ne l'a-t-il pas aussi ouvert à des femmes, mariées ou non ? Au nom de quoi un tel sexisme ? Pourquoi cette inégalité, cette distorsion sans aucun lien avec la volonté des chrétiens et des communautés de base ?

Le pape François a semblé ouvrir cette perspective, jeudi 12 mai 2016, au Vatican. Interrogé à ce sujet par des femmes-religieuses venues du monde entier, lors d'une discussion à huis clos, au cours d'une rencontre avec plusieurs centaines de supérieures de congrégations. Il a déclaré qu'il acceptait de constituer une commission chargée d'étudier la question. « Cela ferait du bien à l'Église de clarifier ce point. Je parlerai pour qu'on fasse quelque chose dans ce genre », a déclaré François, selon le site du NCR. S'en est suivi beaucoup d'effervescence dans les milieux féministes.

A l'époque, on disait couramment : « Voulez-vous enterrer une question ? Créez une commission ! » Espérons qu'il n'en est rien !

A partir d'un article de la théologienne Yvonne Gebara (1), essayons d'y voir plus clair.

Yvonne Gebara constate d'abord le fait d'une inégalité publique au sein de l'église mais aussi au sein de la société. Pour ma part, je suis intimement persuadé que si l'église catholique progressait dans la question de l'égalité des femmes, cela provoquerait aussi quelques avancées dans la société. Toutefois, n'exagérons rien ; la société civile n'a pas attendu, pas plus que l'Église Anglicane ou l'Église Protestante, aujourd'hui Église Protestante Unie. Et elle a même fait ses avancées profondes dans ce domaine contre l'action de cette Église, comme d'ailleurs, rappelons-le, à propos de la laïcité.

Yvonne Gebara met en avant plusieurs questions :

Elle souligne l'affirmation d'un « droit » des deux sexes pour représenter Jésus-Christ devant la communauté, ce qui n'est pas seulement une revendication féministe. - Voilà des femmes qui demandent d'exercer une fonction, de servir. Pourquoi ne pas ouvrir des espaces pour les femmes quand elles demandent d'être au service de l'Église ?

- Mais qu'est-ce que cela signifie d'avoir le droit lorsque l'institution dans laquelle vous voulez avoir des droits est celle qui nie ces droits ou ne supporte pas d'accorder beaucoup de droits aux femmes ? - Qu'est-ce que cela signifie d'avoir le droit dans une institution dont l'idéologie théologique valorise et encourage le pouvoir des hommes au détriment d'une plus grande participation et de la diversité des ser-

vices, des charismes et des pouvoirs ?

- Qu'est-ce que cela signifie le droit à l'ordination des femmes quand on a une vue de la prêtrise éminemment masculine, anachronique et un mâle symbolisme théologique laïque ?

- Que signifie le droit lorsque les autres droits ne sont pas pris en compte frontalement ?

- Est-ce que l'admission au sacerdoce ordonné (au niveau diacre) apportera des réponses à ces questions difficiles ?

Suit une réflexion sur la **théologie du sacerdoce** aujourd'hui par Yvonne Gebara.

Le modèle du prêtre d'aujourd'hui se situe dans l'interprétation judaïsante qui semble de plus en plus éloignée des actions et inspirations de l'évangile. Ce système permet à des hommes d'être revêtus de pouvoirs symboliques qui leur permettent de guider la vie mais aussi de manipuler et de dominer en utilisant les Écritures pour justifier leurs choix. Il leur donne autorité sur les personnes, et en particulier sur les femmes, et participe au maintien des hiérarchies qui dominent le monde tant au plan économique ou politique que religieux. Yvonne Gebara parle dans un autre document de « hiérarchie masculine anachronique » !

Elle plaide « pour la participation des membres dans les services et la construction de significations mises à jour qui devraient être l'objet d'une responsabilité partagée. Cela nécessite un dialogue constant et le partage des connaissances et des pouvoirs pour répondre aux défis toujours nouveaux du contexte dans lequel nous vivons ».

Approfondissant sa réflexion, Yvonne Gebara propose une **réforme politique de l'église, utile et nécessaire**. Comme si la politique et l'organisation actuelle de l'Église émanaient directement de Dieu, selon la volonté de Jésus, et avaient pu rester immuables dans les différents siècles d'histoire et dans les différentes cultures où le christianisme a été implanté ! Il s'agit donc de faire une réforme des théologies qui sous-tendent cette organisation et qui tiennent compte du pluralisme des situations et des croyances présentes dans les différentes cultures et les moments de l'histoire.

Elle plaide pour les théologies féministes (2) et leur critique du centralisme religieux et éminemment masculin, théologies presque absolument rejetées ou ignorées par les tenants de la tradition masculine.



Elle souligne le risque que, en voulant seulement devenir présentes parmi les prêtres, des femmes ne visent que l'égalité des sexes dans les ministères sans poser des questions plus fondamentales comme le proposent les théologies féministes longtemps ignorées. Ne pas recevoir cela comme une « faveur d'ecclésiastiques ou comme un acte magnanime », ce qui ne changerait pas grand-chose.

Marie Thérèse van Lunen Chenu de l'association FHEDLES (3) n'hésite pas à fustiger « le manque de capacité de l'Église officielle à se reconnaître ouvertement aujourd'hui patriarcale et mono-sexiste, liée, telle

un serpent qui se mord la queue, par ses propres interprétations patriarcales et mono-sexistes alors que celles-ci sont reconnues de plus en plus largement contraires aux références éthiques et aux normes juridiques actuelles. Ainsi le problème de fond est bien celui du refus de l'autocritique institutionnelle, du manque de discernement et de l'abus de pouvoir, se soldant aujourd'hui par l'incapacité cléricale à se reconnaître sexiste ! »

*Le christianisme, sous sa forme catholique romaine, est une religion organisée autour de fortes émotions culturelles où le circuit des affects révèle une sorte de **division sociale des pouvoirs qui reproduit la société** dans laquelle nous vivons, précise Yvonne Gebara. Ainsi La figure masculine de Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit est du pouvoir absolu socio-émotionnel, tandis que les figures féminines comme Marie et de nombreux saints sont du pouvoir absolu domestique, soignant, chaud, de protection et de guérison. La représentation sacerdotale mâle apparaît attachée trop émotionnellement à la puissance politique absolue des hommes.*

Alice Gombault, ancienne Professeur de théologie et de la même Association FHEDLES, parle dans le même sens : « Cela fait plus de 50 ans que les arguments bibliques, psychologiques, sociologiques et historiques ont été abordés et on sait que rien ne s'oppose au diaconat des femmes. Les Églises protestantes ont pris acte de ces avancées. Mais on a vu que, dès que les femmes accèdent à ce premier palier, les autres cèdent les uns après les autres : prêtre, évêque. La hiérarchie masculine de l'Église catholique est-elle prête à renoncer à sa position dominante ? »

Yvonne Gebara conclut « Je suis donc contre l'ordination des femmes dans le cadre actuel, parce que cela est aussi restrictif et dangereux pour

les hommes et les femmes. »

Alice Gombault y met une sérieuse condition, qui est aussi un puissant bémol : « Si dans son désir d'approfondir la question du ministère, le pape François est prêt à aborder une décléricalisation et une désacralisation de celui-ci, alors les femmes y trouveront leur place. »

Dans le contexte actuel qui s'est d'ailleurs manifesté lors des débats sur la famille, espérons que le pape François n'aura pas préjugé de ses forces en sous-estimant et le poids du dogmatisme et les capacités de freins et de blocage de la part des courants conservateurs et intégristes dans sa propre église.

Qui vivra, verra !

Jean

1. Yvonne (Ivone) Gebara, théologienne brésilienne, ex-professeure de théologie au Centre Œcuménique de Services à l'Éducation Populaire à Sao Paulo au Brésil. Elle a enseigné à l'Instituto Teológico do Recife (ITER) pendant près de 17 ans aux côtés du fondateur Hélder Câmara. A vécu en Belgique lorsque, en 1990, le Vatican a voulu la réduire au silence. Elle vit actuellement dans un quartier pauvre de Camaragibe, à 25 km de Recife. L'article de référence :

<http://www.ihu.unisinos.br/noticias/556374-ordenacao-de-mulheres-para-qual-igreja-e-com-qual-teologia>.

En italique, les citations intégrales.

2. Théologies féministes ? Combien de fidèles, ou même de prêtres, en ont entendu parler ? Allons voir au moins sur Google !

3. FHEDLES « Femmes et Hommes Égalité, droits et libertés. » Voir son site fhedles.fr/



LE DESSIN DE PIEM

